

Souvenirs de Paul Denis

L'attaque du 8 Août 1918

Le 6 au soir nous montons occuper des tranchées à l'est du ravin Titus ; en colonne par un. Deux hommes complètement ivres, l'un pleure pour ne pas aller à l'attaque, (il devait s'y distinguer et être blessé). En passant par Titus, que nous ne reconnaissons pas car le ravin est plein de canons et de caisses d'obus, nous recevons quelques projectiles ennemis. Je me couche entre des caisses de 75, puis nous gagnons notre emplacement. La consigne est de se cacher pour ne pas donner l'éveil aux allemands. Nous passons toute la journée dans la tranchée. Temps brouillé heureusement. J'en profite pour faire connaissance avec mes hommes, en particulier avec le caporal Rouculers. Le Lt de Cazenove se montre assez agité, mais si gentil. Nous ne savons pas ce que le lendemain nous réserve. Un coup de main à gauche sur les anglais ; le secteur est tout à fait calme. Mais la nuit un ronflement formidable de moteurs fait un chahut infernal. Comment les allemands ne réagissent-ils pas ?

Dans la nuit du 7 au 8 nous montons par Berteaucourt, Thennes ; ma section qui marche en queue de la Compagnie se fait couper par une colonne qui monte dans la nuit. Je marchais en queue ; je prends la tête et je la conduis par la route de Thennes à Villers-aux-Erables. Une silhouette surgit au bord de la route, le capitaine Chèvre m'empêche d'aller plus loin. Nous sommes arrivés à l'emplacement exact où la section doit aller ; je prends ma place dans le dispositif. Nous nous couchons par terre, car il n'y a pas de tranchée de départ. Toute la Division est massée derrière nous sur 200 m de profondeur, en plein champ. Quel massacre si l'ennemi réagissait.

Le dispositif est le suivant. La 42ème D.I. attaque sur 1200 m de front, objectif Villers-aux-Erables, Mézières, Fresnoy. Elle a à sa gauche une Division Canadienne, à droite la 66ème. En tête le 94° et le 8° Chasseurs. Le 2° Bataillon du 9.4 à gauche en liaison avec les anglais ; le 3° à droite. Chez nous deux compagnies en 1er échelon, la 9ème, la mienne à droite, deux sections en 1er échelon dont la mienne. Nous avons le paquetage d'assaut. Des grenades en quantité, dont des incendiaires, dont on se débarrasse vite, car on n'aime guère emporter ces objets dangereux.

Des bruits de cisailles ; on coupe le maigre réseau brun qui nous protège ; un guetteur allemand s'énerve et tire plusieurs coups de fusil, sans atteindre quelqu'un. Je cherche à sommeiller, sans trop y parvenir. Il fait frais. Le silence n'est troublé que par tous les convois qui montent dans la nuit.

4h20. Une salve de 75. 4 Coups fusants devant nous. Je jette un coup d'œil en arrière. Le ciel est embrasé de coups de départ de centaines de canons et on n'a encore rien entendu quand tout à coup les sifflements des 75 rageurs passent très peu au-dessus de nous et vont éclater à 200m en avant.

En avant ! C'est l'attaque ! On crie en avant. Pas moi, il me semble que j'assiste à un spectacle dont je ne suis pas acteur. Il fait à peine clair. Nous sommes lancés. Quelques coups de fusil. A gauche on s'explique avec les allemands. Nous gagnons notre véritable base de départ à 800 m de la ligne où nous étions et nous devons y attendre 3/4 d'heure. Mais cette base est jalonnée par des trous de tirailleurs que nous ne remarquons pas et nous continuons tandis que le barrage roulant se fixe. Les obus se rapprochent. L'un tombe à 5 mètres devant moi ; j'en suis étourdi. Je me mets à genoux en bouchant mes oreilles ; et je regarde autour de moi ; à quelques mètres le Lt de Cazenove est étendu et déjà son ordonnance Bourcar enlève ses papiers. Il est mort, tué d'un éclat d'obus au cœur. Il en avait eu le pressentiment. Derrière d'autres blessés dans un trou d'obus ; on sort les paquets de pansement. Parmi eux le Lt Lafrogne, Commandant la Compagnie. Le S/Lt Moreau prend le Commandement de la Compagnie, Trochet celui de la section et à l'heure nous repartons.

A un moment, j'entends derrière moi des voix ; je me retourne et je vois quelques allemands sortir en levant les bras d'un trou bien camouflé. Ils sont en proie à une vive terreur, en particulier un grand à figure poupine ; on les envoie à l'arrière ; ce sont eux que les artilleurs du 61 installés à Thennes verront passer une heure après leur premier coup de canon. On jette une grenade incendiaire dans l'abri et on continue. Un peu plus loin, traversée d'une batterie allemande, d'où le personnel s'est

enfui ; je jette une grenade incendiaire dans un abri. Je vois dans le brouillard une silhouette ; est-ce un allemand ? Est-ce un français ? Je n'ose tirer, et pourtant je crois que c'est un allemand. Je l'aurais eu facilement.

L'attaque se poursuit. En passant le long du bois de Moreuil une mitrailleuse nous prend à partie. Elle tire trop haut. Un blessé à l'épaule. Je ne me couche même pas. Je ne la vois pas. Elle sera réduite par d'autres, nous continuons. Dortu et plusieurs hommes de la C.M. sont blessés à cet endroit. Dortu a une balle à la mâchoire. Et nous arrivons sur un autre objectif. A notre gauche le 2° Bataillon progresse, avec de grands chars anglais. Je casse la croûte.

Continuation de l'attaque. Je tire sur un allemand qui se sauve ; il est trop loin. Je vois une cuisine allemande dont les chevaux sont tués ; les percolateurs sont pleins de café ; j'en prends car la chaleur commence à se faire sentir. Plus loin nous tombons sur des allemands qui surpris sortent de leurs trous en faisant camarade. Il y en a plus de 50. Nous approchons de Villers-aux-Erables quand tout à coup de violents tirs de mitrailleuses nous obligent à nous coucher. J'hérite d'un petit trou d'obus, à moitié rempli d'eau où il me faut me coucher en long ; dans le trou voisin un soldat, Collard, est tué d'une balle à la tête ; plus loin des blessés ; un aspirant reçoit une balle dans le mollet, Pirion en reçoit une dans son sac. Goëtz , de la C.M. est blessé gravement à la tête en cherchant à mettre en batterie sa mitrailleuse. L'aspirant Le Méhauté réussit à placer un canon de 37 et à mettre hors de combat quelques allemands dont nous verrons les cadavres tout à l'heure.. Un avion allemand passe, faisant des signes. A notre gauche le combat continue ; ici, nous sommes cloués au sol ; je m'endors une heure. Quand je me réveille, on tire à droite ; du bois de Moreuil débouchent des chars et un Bataillon de la 37° Division. Les allemands font « camarade » . Ils sont 2 ou 3 cents, qui se rangent rapidement en colonne. Nous contourrons par l'ouest le village où le 2° Bataillon est déjà entré : ma compagnie passe en 2° échelon. Nous suivons vers Mézières que nous traversons et nous nous arrêtons entre Mézières et Fresnoy en Chaussée (ou en Santerre) ; la bataille est finie pour nous. Une batterie du 61° vient se mettre à notre hauteur et tire au loin sur un objectif que nous ne voyons pas. A gauche une Division de Cavalerie Anglaise défile.

En fin de journée on nous ramène au nord de Villers-aux-Erables où viennent s'installer des 120 L de Bauge. Soif terrible ; l'eau est inaccessible au fond de puits profonds de 100 m. Les seaux qui y parviennent remontent à moitié vides. C'est la cohue. Visite du village et d'un P.C. allemand, aux abris profonds, reliefs d'un repas interrompu.

Le 9 août, reprise de l'attaque par une Division que nous voyons monter en colonne par 4 : 55, 112, 173° d'infanterie. Nous allons dans un ravin au nord de Mézières. Vu plusieurs cadavres allemands, tués la veille. Je vais à Démuin ; en passant, je traverse des batteries allemandes ; une en particulier a été traversée par des chars ; les allemands ont sorti une pièce de son alvéole et l'ont braquée sur un char qui, la chenille coupée a été immobilisé, mais les artilleurs allemands ont été tués sur leur pièce ; un obus est encore à demi-engagé, et la culasse est à demi fermée. Près de la grande route au sud de Démuin des prisonniers allemands assez nombreux attendent dans un camp provisoire leur transport vers l'arrière ; dans le ravin entre Villers et Démuin, des pièces d'artillerie : une batterie de 120 français dont l'ennemi se servait contre nous et dont les tubes ont sauté ; une batterie de 210, en excellent état de tir et qui a été surprise par une Compagnie du 2° Bataillon du 9.4 alors qu'elle tirait à 10 km de là ; une de ses pièces sera envoyée à Paris et exposée place de la Concorde.

Le 10 août, le général Deville passe la revue de sa division sur le champ de bataille ; le terrain a été rapidement nivelé ; de trois cotés les troupes de la division, sur le 4ème, les canons, les mitrailleuses ; Il nous annonce les résultats de la bataille pour la 42ème Division : 2400 prisonniers faits à deux divisions différentes, 75 canons, 200 mitrailleuses. 1400 prisonniers sont la part du seul 94.

Repos.

Puis nous allons à l'arrière. Par Moreuil, détruit bien qu'on s'y soit battu en 1918 seulement, on nous emmène à Mailly-Raineval à l'est de Moreuil, des cadavres de coloniaux français, tués en août, sont restés sur la route, noircis ; on voit, sur les têtes des traces de blessures. Les allemands ne les ont même pas enterrés ; certains ont été écrasés par des voitures. Un vif sentiment d'indignation nous pénètre.

A Mailly-Raineval, pas une maison debout ; c'est la pointe de l'avance allemande ; le village a été reconquis en juillet déjà, nous nous installons dans des trous d'obus, tant bien que mal. Un couple veut visiter le village, son village ; la femme est jeune, assez jolie ; tout le Régiment la dévore des yeux. Nous n'avons, pour la plupart, pas même aperçu une femme depuis trois mois. C'est la première. Tout le Régiment en tombe amoureux. Sur le plateau, à l'est de Mailly-Raineval, plusieurs cadavres allemands non enterrés ; à l'ouest, à la lisière d'un bois un cheval mort dans une tranchée ; comment a-t-il pu venir là ? Un boyau allemand entièrement retourné par des 58 de tranchée ; plusieurs tombes de soldats allemands.

Puis départ, un beau jour à 5 heures. Une marche très longue, dans une chaleur torride, dans la poussière, par Breteuil, que nous contourrons. Nous défilons devant un général : Debeney, commandant la 1ère armée. Je suis très fatigué en arrivant à 18 heures au cantonnement, bien que bon marcheur. J'ai les pieds blessés. Le lendemain départ de bonne heure, embarquement en camion ; nous allons dans la région de Formerie, à Canny sur Thérain où nous passons quelques jours. Bon accueil des gens du pays. Tous les soirs la popote de la 9ème (sous-officiers) se transporte à Grumesnil dans le restaurant tenu par Madame Tassens et ses filles. Nous sommes riches des économies faites depuis trois mois en secteur, et tous les soirs ce sont des bons repas très abondamment arrosés. le boute-en-train est Trochu, l'entrepreneur de pompes funèbres. Nous sommes d'autant plus joyeux que tous les sous-officiers sont revenus de l'attaque sans anicroche. Par contre nous apprenons la mort du Lieutenant Lafrogne, notre commandant de Compagnie. Il avait reçu au début de l'attaque un éclat d'obus dans le bras, qui avait pénétré ensuite dans le ventre. Il n'avait ressenti que la blessure du bras et avait dit à ceux qui le pensaient : ce n'est rien, je reviendrai bientôt.

Au cours de ce séjour à Canny sur Thérain, nous faisons quelques manœuvres et exercices de tir. Puis un soir nous recevons l'ordre d'embarquer à Formerie. Nous repassons par St Denis, puis nous prenons la ligne de l'Est, traversons le champ de bataille de la Marne ; des débris de ponts, des armes des canons abandonnés traînent encore partout ; de petites croix par-ci par-là. Là s'est joué encore le sort de la France le 15 juillet. J'ignore que Caudesaigues a été tué dans les rues de Château-Thierry où je passe. Puis nous arrivons à Toul. Quelle direction ? Celle de Pont Saint Vincent ; je prépare en hâte, dans l'inconfort de mon chevaux en long 8, une lettre pour maman ; je la leste avec une cartouche et en passant je la jette au chef de gare. Nous débarquons à Pont Saint Vincent. Quelle joie et nous traversons Neuves Maisons où je vois des quantités de gens de connaissance qui ne me voient pas, anonyme dans le rang. A Chaligny je prie un cycliste de prévenir maman ; mais elle sait déjà que nous sommes là et je la rencontre. Joie du retour. A Chaligny j'apprends que je suis cité à l'ordre du Régiment avec le motif suivant : "très bon sous-officier, s'est particulièrement distingué à la bataille du 8 août en entraînant sa demi-section et en la maintenant en ordre sous un violent bombardement". J'ai la croix de guerre.

Nous restons plusieurs jours à Chaligny, et je passe la moitié de mon temps à Maron. Un jour, vers 13 heures, en revenant, car j'ai ma bicyclette, je vois la compagnie se rassembler. Nous partons. J'ai juste le temps de boucler mes affaires et le Régiment s'ébranle. Maman qui devait venir à Chaligny ne voit plus en arrivant que les dernières voitures du Régiment qui disparaissent au dernier tournant. Passé à Neuves Maisons où P.P. Melle M vient me serrer la main.

Nous cantonnons dans une caserne de Nancy et le soir nous allons faire un repas à "la Lorraine". La ville est noire. Mes camarades vont faire un tour dans les quartiers mal famés.. moi je rentre directement à la caserne. Je me demande comment ils ont pu retrouver leur chemin dans la ville complètement obscurcie.

Le lendemain nous partons par Essey vers La Bouzule où il y a de nombreuses tombes de 1914. Nous allons dans la forêt de Champenoux et la 9ème s'installe à l'étang de Brin où nous faisons du canotage. Quelques jours après, ma section, avec Trochet promu Sous-Lieutenant va en petit poste à Brin. Nous sommes 24 en tout. Il n'y a personne à un kilomètre à la ronde. Il faut veiller. Un veille trop bien, Desprez qui lâche des coups de fusil sur des rats qui pullulent ; un autre veille mal, Vergenne, un récupéré de Normandie, qui arrive dans une aventure à laquelle il ne comprend rien et qui ronfle, à poings fermés, comme sentinelle, debout, appuyé sur les coudes. En face de nous, peu

d'activité. Quelques roulements de voitures, vers la ferme Rhin des Bois. Au bout de huit jours nous sommes relevés. Le Capitaine Hinault (10ème Cie) vient cueillir des mirabelles avec nous dans les vergers.

Nous retournons en réserve de Compagnie à l'étang de Brin. Puis ma section avec le Lt Mauguy est désignée pour former le poste de police de la gare de Nancy et nous voilà en route. Service particulièrement désagréable ; on a à faire avec des permissionnaires, plus ou moins éméchés, qui ne veulent rien entendre. Le Commissaire de gare est d'une dureté parfois maladroite. Nous sommes mal logés dans les bâtiments de l'ancien hôpital militaire, aujourd'hui rasés. Il y a des punaises. La nuit des alertes continuelles. Quelques bombes d'avion.

J'apprends ma nomination au grade d'aspirant à la date du 15 juillet et je rentre à la Compagnie. Je touche un rappel de solde de 60 F. Une somme pour l'époque et j'ai une solde journalière de 2 francs. Je vais prendre le commandement de la 1ère section de la Compagnie. Peu après fin septembre, je vais prendre un cours de gaz à Champigneulle et j'ai la chance d'aller à Maron et de retrouver Henri, permissionnaire du 25° B.C.P. La guerre touche à sa fin. De tous les côtés les allemands sont attaqués et bousculés.